

—Gorgonzola, oui, dit Renzo ; en suis-je loin ?

—Je ne sais pas au juste, répond la vieille, peut-être dix ou douze milles.

—Croyez-vous que je puisse prendre par ce joli sentier au lieu de la grande route, où il y a une poussière aveuglante ?... Il y a si longtemps qu'il a plu !

—Oh ! oui ; vous demanderez votre route au premier village que vous trouverez en allant à droite.

—C'est bien, dit Renzo. Et il paya son frugal déjeuner, prit le pain qui restait, bien différent de celui qu'il avait trouvé la veille sur les marches de la croix, et se dirigea vers Gorgonzola ; il y arriva à la chute du jour. Son dessein était de s'informer de quelle distance il était de l'Adda ; car il savait que l'Adda, sur une assez longue étendue, servait de limite entre l'Etat de Milan et celui de Venise et son désir ardent était d'arriver à cette bienheureuse ligne pour passer l'Adda. Cependant il voulait attendre le lendemain et passer la nuit n'importe où il plairait à Dieu, mais pas dans une auberge. Néanmoins, à Gorgonzola, il alla manger et se reposer dans une petite hôtellerie et dit au maître : " Servez-moi vite, car il faut que je me remette de suite en route." Le pauvre garçon avait grand peur que l'hôte, supposant qu'il allait coucher chez lui, lui demandât ses nom, prénoms, le lieu d'où il venait. Il n'en fut rien. Quelques habitants de l'endroit causaient des affaires de Milan ; l'un d'eux s'approcha de Renzo et lui demanda s'il arrivait de Milan.

—Moi ? dit Renzo décontenancé.

—Oui, vous.

Renzo remuant la tête, serrant les lèvres, dit assez bas :

—Milan, d'après ce que j'ai ouï dire, n'est pas un endroit où il faille aller dans ce moment sans nécessité.

—Ça continue donc ? demanda le curieux.

—Il faudrait y être pour le savoir, répondit Renzo

—Mais ne venez-vous pas de Milan ?

—Je viens de Liscate, répondit notre Renzo qui avait eu le temps de réfléchir ; car c'était effectivement le nom du village qui précé-

daît Gorgonzola et où il venait de passer.

—Et à Liscate on ne savait rien ?

—Je n'ai rien entendu dire, mais il se peut qu'on y sût quelque chose.

L'hôte vint servir Renzo :

—Combien, dit ce dernier, y a-t-il d'ici à l'Adda ?

—A l'Adda pour traverser ? dit l'hôte.

—C'est-à-dire... oui, d'ici à l'Adda, répondit Renzo.

—Est-ce pour passer sur le pont de Cassano ou sur le bac de Canonica ? dit l'hôte.

—N'importe ! c'est par curiosité que je fais cette demande.

—Ah ! reprit l'hôte, c'est que ce sont les endroits où passent les honnêtes gens qui peuvent rendre compte de leurs actions.

—Très-bien ; et combien y a-t-il d'ici là ?

—Six milles environ.

—Six milles... Je ne pensais pas qu'il y eût tant, dit Renzo en affectant l'indifférence. J'ai besoin de prendre un chemin plus court... N'y a-t-il pas d'autres endroits où passer ?

—Oui, répondit l'hôte en regardant le jeune homme avec une curiosité ironique.

Il n'en fallut pas plus pour arrêter les questions du pauvre Renzo ; il attira le plat apporté par l'hôte et dit :

—Le vin est-t-il franc ?

—Comme l'or, dit l'hôte ; demandez à tous les gens du pays qui s'y connaissent ; et d'ailleurs goûtez.

Renzo se mit à manger avec appétit, écoutant la conversation et songeant au moyen à prendre pour demander son chemin sans éveiller les soupçons.

—Ah ! disait l'un, je voudrais savoir si ces beaux seigneurs de Milan penseront un peu aux habitants de la campagne, ou s'ils ne feront faire de bonnes lois que pour eux ! Vous savez que ce sont des citadins orgueilleux ! Tout pour eux ! Pourtant nous avons une bouche aussi, nous autres !— Pour manger et pour parler ! disait un autre, et une fois les choses en train...

—Quant aux grains cachés... ce n'est pas seulement à Milan, commençait le premier orateur, lorsque le galop d'un cheval se fit entendre. Le cavalier descendit. C'était un

marchand de Milan qui avait coutume de passer la nuit à cette hôtellerie en se rendant à Bergame. Tous le saluent, se pressant autour de lui.

—Eh bien ! quelles nouvelles de Milan ?

—Ah ! voici nos gens aux nouvelles ! dit le marchand. Vous en apprendrez de belles !... Hé ! l'hôte, mon lit ordinaire est-il libre ? C'est bon ; un verre de vin et mon dîner, car je veux me coucher de bonne heure pour partir tôt demain matin et arriver à Bergame pour dîner. Vous ne savez donc rien d'hier, vous autres ?

—D'hier, si ; mais, aujourd'hui, qu'est-il arrivé ?

—Vous ne savez pas ? Eh bien ! laissez-moi humecter mes lèvres (et il remplit son verre et but). Aujourd'hui peu s'en est fallu que les choses fussent pires qu'hier... Vous allez voir.

Tout le monde écoutait bouche béante, et notre Renzo n'était pas le moins attentif.

—Aujourd'hui donc, les coquins d'hier se sont retrouvés aux endroits convenus entre eux la veille. Sauf votre respect, c'était comme lorsque l'on balaye une maison ; plus le tas d'ordures avance, plus il grossit. Quand les scélérats ont été en nombre, ils se sont portés vers la maison du seigneur vicairé ! Ah ! quels brigands ! Car c'est un homme de bien ; je puis le dire, moi qui lui fournis le drap pour sa livrée ! Il fallait les voir, ces canailles ! Quelles figures ! pires que celles des Juifs de la *Via crucis* ! Et ce qu'ils disaient ! et leurs inventions ! Enfin ils allaient pour saccager la maison entamée par eux hier. Oui... mais que trouvent-ils ? une belle barricade, et, derrière, une belle rangée de miquelets, l'arquebuse pointée en avant ! Quand ils ont vu cela ! Qu'auriez-vous fait, vous ? "...

—Parbleu ! il n'y avait plus qu'à s'en retourner ?

—Oui, c'est ce qu'ils firent. Mais voyez les démons... ils sont près de ce four qu'ils ont pillé hier. On y distribuait du pain aux acheteurs ; les gentilshommes veillaient à ce que tout se passât avec ordre. Eh bien ! ces scélérats se jettent sur le monde, et en une minute tout est sans dessus dessous !

—Et les miquelets ?